

LE SILENCE DES PAUVRES

Les sciences sociales et le documentaire politique



Débat animé par Yvette Delsaut (sociologue), Jacques Bidou (producteur) et Philippe Villechalane (Apeis, association pour l'emploi, l'information et la Solidarité des chômeurs et précaires) à l'occasion de la projection du film de Patrick Jean «*Les enfants du Borinage*» à la Fenêtre-expo le 23 juin 2006.

Isabel de Bary — Je vais demander à Jacques Bidou, à Philippe, à Yvette Delsaut de nous rejoindre peut être. [*Bruits*] Je ne sais pas trop comment on fait. C'est qui, qui veut causer le premier.

Jacques Bidou — Peut être pas forcément nous, il y a peut-être des envies de réagir à chaud sur le film de Patrick.

Raoul Sangla — Tout à coup je repense à ce que disait un des personnages : « Vous venez filmer ici, mais qui et quoi ? C'est du vent ! Les paroles s'envolent etc. » Je me pose la question, après cette projection, de savoir à quoi sert la projection pour résoudre le problème en question ? C'est un peu cruel de parler comme ça mais, tout à coup, il y a cet écho, ce personnage qui dit ça. Tu vois ce que je veux dire ? Vous venez, vous filmez, mais le bourgmestre ne va pas le voir et s'il le voit, il ne fera rien etc. Cette espèce de fatalisme incroyable qui est la chose qui m'a le plus touché, indépendamment de la misère, bien sûr. Tu vois c'est cette espèce de fatalisme qui est là, partout. Je pense que dans notre peuple il est aussi aujourd'hui ce

fatalisme sans quoi il y a longtemps qu'on serait tous descendu dans la rue pour exiger la justice et l'égalité des chances. Non ? Mais nous n'en sommes pas encore là. Je veux dire malgré Ségolène et malgré Sarkozy bien sûr. *[Rires]* Parce que j'ai lu dans le Monde ce que dit Sarkozy à propos du travail, des pauvres etc. Il est prêt à faire la révolution demain. C'est le journal d'aujourd'hui, c'est très extraordinaire. Tu vois cette espèce d'impression, cette espèce de fatalité. Que faire pour ça ou contre ça ?

Jacques Bidou — Je ne sais pas comment on peut aborder la discussion parce que, d'abord, le film est très fort, il laisse des traces très profondes, comme ça, toute suite. Déjà il a une fonction quand même. Je pense en même temps qu'il y a une forme d'honnêteté, même si c'est compliqué pour un cinéaste qui a une vision assez claire de sa vision de classe, peut être même de sa position sociale et qui tente, en tout cas, d'être assez juste dans sa distance. Parce qu'aller faire son marché dans la pauvreté, pour un cinéaste, c'est un classique. Lui, il en vit, il va faire son marché. Je crois qu'il est assez lucide là-dessus. C'est assez fort ça, c'est assez touchant. En même temps, il n'est pas complètement... c'est étrange la façon dont il a traité le politique par exemple, ça m'a beaucoup frappé. C'est-à-dire que le politique, tout à coup, il l'a mené par la dérision, même si c'est terrible, mais il a une espèce de justesse dans la relation. Enfin, il tente de trouver la bonne distance avec les gens qu'il rencontre dans cette situation d'extrême pauvreté. Et puis, en revanche, les politiques, il les traite à la Michael Moore, c'est-à-dire qu'il joue avec, il fait un montage totalement traficoté. C'est très bizarre, ça m'a un peu... ce n'est pas... je trouve qu'il ne mérite pas mieux ces hommes et femmes politiques mais peut être qu'il y avait quelque chose de bizarre, quelque chose qui m'a un peu gêné. Mais je trouve que c'est très, très impressionnant de refaire la distance avec Storck, je crois que ça, c'est vraiment une chose passionnante de... Je te passe le micro, je sens que tu veux parler.

Yvette Delsaut — Ce que je voulais dire c'est qu'on n'a pas vu le film auquel ce film-là fait référence. C'est-à-dire le film de Storck sur le burinage : Misère au burinage. Et c'est quand on a vu le premier film qu'on comprend la conclusion, quand il parle du silence du pauvre, alors que La misère au burinage, 70 ans avant, était une démonstration de la solidarité des pauvres. C'est comme ça qu'on comprend. Ce film de Storck est une chose tout à fait particulière, même dans la vie de Storck. Ça a été filmé en 33, donc c'est un film muet, d'où la conclusion bizarre, enfin, le jeu de mot sur le silence des pauvres alors qu'on a à faire à un film muet dont on a vu quelques extraits. Et les extraits qui ont été donnés étaient sonorisés parce que le film a été sonorisé en 1960, c'est-à-dire 27 ans plus tard et il est sonorisé par Storck lui-même. Mais c'est une voix off, un commentaire, où il lit quelque fois les intercalaires qui étaient à l'origine dans le film. Ce film, Misère au burinage, on a tout fait, enfin Isabel à tout fait, pour l'avoir

ce soir pour qu'on puisse éventuellement le projeter avant parce que je crois que la démonstration est complète seulement avec le film muet de 33. Je voulais dire quelque chose à propos de ce film-là qui a été une espèce de petit miracle à l'époque. Storck a filmé alors qu'il n'avait que 26 ans et il n'était pas du tout familier du milieu des pauvres puisqu'il habitait Ostende et qu'Ostende n'est pas du tout une ville ouvrière. Ça a toujours été une station balnéaire où venaient les riches. C'était un fils de commerçant qui a eu la responsabilité d'un magasin de chaussure et ça se situe dans une époque où il y a eu un grand élan sur l'éducation populaire à la fois en France comme en Belgique et surtout la grande découverte du cinéma comme instrument d'éducation populaire. Avec la repartie de tout un groupe de gens qui comme Jean Vigo, Joris Ivens et lui-même, il y a eu un congrès international, à Bruxelles, en 1930 qui a réuni tous ces gens-là qui croyaient à la vertu des images. Parce qu'on parle de cinéma muet. Et, jusque-là, Storck était le cinématographe officiel qui participait à des actualités cinématographiques. Tout jeune, il filmait des petites choses à Ostende, on parle toujours d'Idylle à la plage, il y avait des petits reportages sur la pêche, sur les vacances. Idylle à la plage on en parle beaucoup mais c'est un tout petit film, on en parle parce que ce sont des acteurs, il y a notamment Raymond Rouleau qui était un des héros de cette petite histoire. Il racontait qu'il avait lu une brochure d'un certain docteur Énobert qui s'intitulait « On crève au levant de Moons ». Alors qu'est ce qui s'est passé dans la région de Moons? En 32 il y a eu une grève très, très importante dans les mines du burinage qui était liée à un problème, qui a été le problème des mines pendant 30 ou 40 ans avant, qui était la sécurité. Le problème étant le suivant, en France, en tout cas par exemple à la fin du XIXe il y a eu une loi qui a imposé aux compagnies minières d'instituer une caisse d'assurance pour les mineurs qui étaient tués au travail ou blessés, pour leurs femmes, pour leurs enfants. Et les mines ont tout fait pour en faire le moins possible, pour le prendre sur les salaires, on a très longtemps payé les mineurs en leur retranchant 2% pour la caisse de secours et il y a eu des grèves un peu partout sur ce thème-là.

Donc, la grève de 32 au burinage était liée à ces problèmes de sécurité parce qu'on regardait toujours comment financer les caisses de secours mais jamais on abordait le problème de comment obliger les mines à imposer la sécurité. C'est-à-dire à mettre au fur et à mesure des avancés des états etc. Les gens étaient payés au rendement. Après cette grève, les compagnies minières ont puni les grévistes en se passant le mot à travers tout le burinage pour leur refuser tout travail. Et comme ces gens étaient logés par les mines, moyennant un loyer, ils n'ont plus pu payer le loyer et se sont trouvés expulsés de leurs logements d'une manière tout à fait légale et c'est ça l'objet du film de Storck, c'est l'histoire de l'expulsion. Il a souvent raconté ce tournage, c'est lui qui a fait appel à Ivens qui était plus âgé que lui et qui avait plus d'expérience que lui. Il avait été en URSS, il avait plus d'expérience, peut-être, du monde ouvrier. Ils sont arrivés tous les deux dans le

burinage ne comprenant pas, c'est ça aussi qui est touchant dans ce film-là, c'est qu'on entend les gens parler et on entend cette langue, et ces deux néerlandophone, Storck et Ivens ne comprenaient pas cette langue. Mais ça n'avait pas d'importance, puisque le cinéma était muet et ils avaient la conviction que c'était les images qui allaient convaincre les gens, qu'il suffisait de montrer. C'est ça aussi que ça montre, ce film-ci, l'apport du son. On n'imagine pas Storck pouvant filmer des gens comme il l'a fait, qui sont filmés à mi-corps et qui parlent. Il n'y a rien de tout ça dans *Misère au borinage*, il y a des anecdotes qui sont racontées par les gens, mais de visu. C'est-à-dire qu'on a vu des extraits d'enfants endormis dans une maison... Ils jouent la scène. On leurs a fait jouer la scène: « Vous dormez et maintenant vous vous réveillez » et on voit le père qui s'en va retourner une table, la table retournée avait servi de lit. Tout a été joué par les gens et c'est ça qui, au fond, est très surprenant dans ce film du burinage, c'est qu'on les voit à travers l'expression des gens qui jure avec l'expression des gens qu'on voit ici. Comme dit un des hommes politiques: « Ici, ils font la gueule ». Dans *Le borinage*, dans le film de Storck, personne ne fait la gueule, ils jouent avec gentillesse parce que le cinéaste leur a demandé de jouer des scènes et c'est pourquoi je regrette qu'on n'ait pas pu avoir le film.

Raoul Sangla — Vous voulez dire qu'ils sont en représentation. Ils se représentent eux-mêmes.

Yvette Delsaut — Oui ils se représentent eux-mêmes. Et même la manifestation, qui est une manifestation qu'ils ont fait reconstituer par les gens, et c'est Sadoul qui raconte ça, ce que Storck lui a raconté, que c'était tellement vrai que la police a cru qu'il y avait une manifestation et qu'ils sont venus très inquiets de ce qui se passait. Et ça aussi c'est intéressant parce que les gens vont jouer, n'empêche que d'être ensemble, de rejouer des scènes, il y a quand même une émotion. Ce n'est pas complètement joué.

Raoul Sangla — C'est reconstitué.

Yvette Delsaut — Oui c'est reconstitué, après on peut discuter: est-ce qu'un documentaire il n'y a pas toujours comme ici... Comme vous le disiez, il y a quand même, dans le montage, quelque chose qui est bizarre? Effectivement on a un traitement différent par rapport aux responsables politiques par exemple. Et ça, c'est une question qu'on a aussi en sociologie, c'est quand on a une relation de confiance qui s'établit avec quelqu'un et puis, après, l'usage qu'on en fait. Le montage, ou l'écriture pour nous. Qu'est-ce qu'on en fait dans un texte? Qu'est-ce qu'on en fait dans l'écriture? Nous, notre montage, c'est l'écriture.

Raoul Sangla — C'est le problème de l'interview en général, même écrit.

Yvette Delsaut — Oui et comment mettre en position ce que disent les gens. Bon, là, on se dit bien fait pour eux mais il y a quand même celui qui dit d'un seul coup face à la caméra: « Il n'y a plus de pauvres en Belgique » alors que nous, on vient de voir toutes les scènes avant.

Raoul Sangla — C'est cruel pour lui.

Yvette Delsaut — Oui c'est cruel pour lui, ce n'est naturellement pas très nuancé, mais il l'a dit. Ce sont des gens qui, en principe, on la maîtrise de leur discours, on se dit: « Tant pis, il n'avait qu'à pas le dire. »

Raoul Sangla — Et moins encore le penser.

Yvette Delsaut — Oui, et on ne comprend même pas comment il a pu lâcher ça. Alors je me dis, c'est dommage qu'il ne soit pas là d'ailleurs, parce que, je me dis, il doit y avoir eu peut-être deux heures d'enregistrement et il ne retient que ça. Mais c'est la même chose en sociologie, moi j'interroge les sociologues. Il y a aussi un autre problème que l'on peut se poser nous en temps que sociologue c'est: quel usage, nous, on peut faire de ça? Parce que la sociologie étant une science écrite on est tenu à des règles d'expositions écrites, c'est-à-dire une certaine cohérence chronologique, la non-contradiction, qui nous oblige... enfin nous, on ne pourrait pas faire ce genre de chose et comment utiliser ça? C'est très difficile dans un texte de sociologie de décrire des scènes comme on vient de le voir par exemple. C'était plus facile avec le cinéma muet puisqu'ils jouent des espèces de scène qu'on peut raconter. Mais est-ce qu'on peut raconter, j'ai essayé d'ailleurs, raconter dans un texte l'entretien avec le garçon qui joue d'une manière compulsive ses réussites et qui dit un discours... Même si on écrit terme à terme on le trahit. Il y a les silences, il y a cette manière un peu frénétique de remplir le silence en battant des cartes.

Raoul Sangla — Là aussi il y a du montage, on filme les cartes qui battent et puis on les colle au propos.

Yvette Delsaut — Oui mais nous qui voyons ça, nous sommes obligés de nous en tenir à ce qu'on nous donne à voir. Donc, c'est très difficile de tirer parti... à part qu'on peut avoir notre émotion, avoir des idées. Moi, par exemple, il y a une scène qui me bouleverse à chaque fois que je la vois... c'est l'homme, le voisin, qui a l'air dans un premier temps compatissant. Il y a une femme, elle n'a pas de fonction, elle est là avec les quatre gosses et d'un seul coup il dit une chose, avec une certitude, comme ça: « Il n'y a qu'à les empêcher d'avoir des enfants, les médecins savent faire. » Je pense qu'il pense à la ligature des trompes ou je ne sais pas. Et c'est une chose qui me bouleverse parce que je sens qu'il y a là une certitude qui repose sur ce qu'il sait de la science médicale, quelque chose qui ne fait pas problème et

on ne sait pas comment on pourrait le convaincre. Et ça m'a fait penser à un autre film qui est sur la même région qui s'appelle *Ma chienne de vie*, qui a été filmé à la même époque, qui montre aussi la même région qui est complètement laissée à l'abandon ou il n'y a plus rien, qui est complètement déstructurée. C'est un pays de petits trafiquants, c'est la région d'où vient Dutroux qui avait 5-6 maisons dans le coin, qui allait d'une maison à l'autre sans éveiller du tout les soupçons parce que personne n'a plus l'idée de qui fait quoi etc. Ça montrait ça.

Et il faut savoir qu'il y a une grande émigration marocaine dans cette région et à un moment il y a une scène qui se passe à Charleroi, et cette dame qui est Belge de souche comme on dit, elle est de Charleroi depuis qu'elle est née, elle reçoit dans son salon et elle est en train de tirer les cartes. Elle tire un tarot comme ça, elle tire des cartes et elle est triste et elle dit : « Je le vois dans les cartes on ne va plus dire Charleroi on va dire Marrakech. On va devoir partir où bien on va crever » Et elle le voit dans les cartes. Ça aussi c'est des genres de chose qui me bouleverse parce qu'à partir du moment où elle voit dans les cartes la concrétisation de sa propre angoisse, à mon sens ça forme une espèce de point de non-retour dans la délibération intérieure. On sent que c'est le bout, qu'on ne va pas pouvoir arriver à convaincre... Il y a une sorte de certitude qui s'est installée et ça m'a fait le même effet l'homme qui veut stériliser les femmes pauvres. Ce qui fait penser à une phrase que j'ai lu il n'y a pas tellement longtemps, je crois que c'est Baudelaire qui avait intitulé une nouvelle comme ça : Assommons les pauvres, ça serait plus simple.

Franck Poupeau — En fait j'ai l'impression que vous avez posé la même question, c'est-à-dire, à quoi ça sert et quel sens ça a de représenter simplement la pauvreté? Que ce soit d'un point de vue de [inaudible] de la sociologie, c'est une question que j'aimerais aussi poser à Philippe du coup d'un point de vue du militantisme politique, finalement est-ce que ça sert? Est-ce que ça sert quelqu'un d'autre que le sociologue ou le documentariste, documentariste, je ne sais pas comment on dit?

Philippe Villechalane — Je n'en sais rien à quoi ça sert. Je pense que ce n'est pas un film par exemple qu'on passera dans les associations de chômeurs ou de sans domiciles fixes parce que ça rappelle le boulot. Ce ne sont pas les mêmes paysages mais... Non, moi je crois qu'il y a quelques questions qui valent le coup d'être posées. Et la première d'après moi c'est : est-ce qu'on a les propensions naturelles à dire : « Ces gens-là » pour ceux qu'on vient de voir, ceux de 33 comme ceux de 2000, comme ceux de 2006? Je crois que c'est la première question, est-ce que c'est « ces gens-là »? Et on comprend bien que ce n'est pas anodin parce que, selon la réponse, ça induit qu'on n'est pas comme eux, ou eux, ils ne sont pas comme nous. Et que finalement, au bout du bout, si on est si différent que ça, ils sont à leur place et peut être que c'est dans la logique des choses.

Il y a toujours eu des faibles et des forts, des riches et des pauvres, des grands et des petits, des dominants et des dominés. Ou alors on se dit : « Ce n'est pas un état de fait ». Même s'il y a, je suis d'accord, des points de non-retour pour certains. Mais est-ce que ça, c'est provoqué par une situation ? Est-ce qu'il y a des causes, y compris des causes qui se reproduisent sans être génétiques ? On voit bien qu'il y a de l'hérédité dans la pauvreté. Maintenant il y a un élu qui a découvert ça en Belgique, nous, ça fait très longtemps qu'on sait qu'il y a des générations de chômeurs qui se succèdent les unes aux autres. Je crois que cette question-là elle est essentielle. Est-ce qu'on considère que c'est des gens qui sont différents de nous ou est-ce qu'on pense que c'est des gens ? Si on considère que l'environnement social détermine, en grande partie, l'être social, quand on est dans la pauvreté... et la pauvreté et la misère, elle est totale, elle n'est pas financière, elle est culturelle, elle est sexuelle, elle est relationnelle. La misère, c'est ça ! Comment est-ce qu'on peut reproduire autre chose que ce qu'on connaît ? On a tous des exemples sur les enfants battus, les enfants violés qui reproduisent parce que leur périmètre de connaissance c'est aussi celui-là. Les questions de la misère elles se reproduisent et je pense qu'on est dans une société, à la différence d'hier, où il y avait autant de pauvre qu'aujourd'hui, si ce n'est plus, mais hier il y avait de l'espoir.

C'est-à-dire qu'on pouvait penser que l'école de la république, laïque et tout, allait donner la chance aux enfants de la classe ouvrière et qu'ils allaient se hisser comme ça. On était dans une sorte de libéralisme ambiant, c'est-à-dire : « Si on veut, on peut », les mêmes chances. Aujourd'hui on ressent bien que ce n'est pas vrai. On ressent bien qu'il n'y a pas les mêmes chances et que donc il n'y a pas les mêmes droits. Parce que si on n'a pas les mêmes chances, pas au niveau de la loterie, si on n'a pas les mêmes accès, plutôt que chance, et bien, on n'a pas les mêmes droits. Et, de fait, on n'a pas les mêmes droits et on vit dans des pays, nous, on est en France, ou quotidiennement, toutes les minutes, la constitution qui est censée régir ce pays est violée. Ne serait-ce que dans les articles 5 et 11 du préambule de la constitution de 46 qui prévoit que les vieux travailleurs soient exempts de difficultés financières, que les soins soient gratuits... C'est ça qui doit régir notre société et elle est violée en permanence. Je crois que la question essentielle est de savoir si on pense ces gens-là ou pas. Là on est confronté à un film, mais ça existe, ce n'est pas une fiction, ça existe, on en voit, il y a des tentes partout dans Paris maintenant. Je crois que je l'ai déjà dit à un débat il y a quelque temps ici mais je crois qu'il y a deux aspects dans cette grande pauvreté qui est visible, parce qu'elle est souvent invisible, cachée. Quand elle est visible il y a deux choses, je crois. Il y a le miroir que ça peu représenter, c'est-à-dire que si ça touche à nos fragilités, à nos doutes, on pense que de les voir vraiment ça peut nous entraîner. Vous voyez, un miroir, c'est-à-dire que nous aussi on est fragile, nous aussi on est précaire et qu'il suffit de pas grand-chose pour qu'on quitte la rampe et que la grande dégringolade commence. Il y a ça et l'autre aspect, qui n'est pas

plus vicieux, c'est de penser que ne pas intervenir, ou être impuissant face à ça c'est finalement se préserver? C'est-à-dire : est-ce qu'il n'y a pas besoin d'un volant comme ça? Maintenant on est habitué avec les termes économiques, on parle de chômage frictionnel, et ben c'est 5 % de chômeurs. Je ne sais pas ce que ça veut dire, c'est comme ça. Tous les économistes sont d'accord, il faut 5 % de chômeurs à peu près, on n'ira pas en dessous. Donc est ce qu'on ne s'est pas finalement habitué aux mots de notre propre confort, de notre propre capacité à consommer. Est-ce qu'on n'accepte pas que des gens crèvent de tout, pas crèvent de faim, pas crèves de froid, mais crèvent de misère, crèvent d'indifférence, crèvent de transparence. Je crois que c'est ces questions-là qu'il faut se poser. Après, moi je ne vais pas au cinéma souvent... Mais de la même façon le cinéma... Quand on pensait hier qu'on pouvait changer le monde avec les images, on pouvait aussi changer le monde avec l'écrit, avec les textes des chansons, avec le théâtre, avec les manifestations, les occupations d'usine etc. Et je pense qu'hier on pouvait changer le monde. Hier il y avait l'espoir de changer le monde parce que quand on travaillait à la mine, quand on travaillait dans le bâtiment, quand on était ouvrier agricole, qu'on travaille 14, 15, 16 heures pour gagner à peine de quoi subvenir à ses besoins, de quoi survivre. Donc, voilà, la situation n'a pas empiré mais la société est devenue beaucoup plus riche et j'en veux pour exemple que dans les 25 dernières années, les richesses produites en France ont augmenté de 70 % avec une masse salariale qui a, elle, baissé de 10 %. Pourquoi hier la classe ouvrière qu'on a tant vénérée, encensée, glorifiée, portée aux nues, bien la classe ouvrière d'hier c'est les mecs qui sont dans des tentes à Paris ou ailleurs. C'est les mecs qui ont la peau toute noire parce qu'ils ont perdu leur relation à leur corps, c'est les mecs qui sont bourrés du matin au soir, qui prennent des neuroleptiques, qui prennent des calmants, qui sont dans la déshérence la plus totale, c'est la classe ouvrière d'hier. Faut pas qu'on se mente quand même. Quand je vois aujourd'hui les relations institutionnelles qu'on peut avoir avec le syndicat, traditionnel pour une grande part, et partis politiques de gauche, je trouve que c'est terrible parce qu'ils reproduisent les formes de la domination.

Finalement ça importe peu que l'assemblée nationale dans notre pays elle soit élue avec 30 % de la population parce que c'est les 30 % qui comptent, c'est les 30 % qui consomment. Quand je dis consomment, c'est évidemment pas le choix de faire ses courses soit à Carrefour, soit à Liddl, soit à Leclerc, soit chez Fauchon. Ce n'est pas que cette consommation-là, c'est aussi la consommation de service public, de transport, consommation culturelle. Ces gens-là votent, les gens qui consomment beaucoup de tout votent, et les autres ils ne votent pas, mais finalement ça ne gêne pas grand monde. Non seulement qu'ils ne votent pas mais qu'ils ne consomment pas, qu'on leur coupe l'électricité, qu'on les expulse de chez eux, qu'on saisisse leurs affaires, qu'on piétine les photos de famille. Il faut regarder les choses en face, ça existe, c'est massif, et est-ce qu'on est complètement

impuissant ? Est-ce qu'on a volonté de tenter de changer les choses avec un préalable : le règlement des urgences, c'est-à-dire que plus personne ne soit à la rue, que tout le monde ait à manger et la priorité c'est la possibilité de faire acquérir savoirs et connaissances, parce qu'il n'y a que ça qui permet le choix. Ce n'est pas qu'une question financière, il ne s'agit pas de donner un revenu à quelqu'un. S'il n'a pas le capital culturel pour développer autre chose que de regarder la télé. Vous voyez on ne va pas beaucoup avancer en termes de société, on va sauver momentanément, on va sortir un petit peu le nez de la merde mais pas de façon durable. Et si on trouve que c'est terrible ce qu'il se passe et bien moi je vous invite à ne pas laisser faire parce qu'il ne s'agit pas toujours de pleurer, la fatalité elle a bon dos à un moment donné. Vous voyez on est des citoyens, on ne peut pas être que des consommateurs, y compris de citoyenneté.

Si on décide à trois, à quatre, à dix, à vingt, à cinquante d'empêcher une expulsion, d'empêcher qu'une famille soit coupée d'électricité, d'empêcher une saisie, d'empêcher la violence institutionnelle légale de s'exercer dans l'acceptation la plus générale, je pense qu'on est en capacité de mettre les choses dans l'ordre pour que ça puisse changer. Parce que sinon ça voudrait dire que vous pensez que ça puisse être Ségolène Royal, Marie-Georges Buffet, Olivier Besancenot ou José Bové qui vont changer les choses. Alors là, on ne peut plus rien faire pour vous. Aussi bons soient-ils, aussi sincères soient-ils ce n'est pas de là que ça viendra. Ça viendra peut-être de là mais parce que nous, on aura bougé les choses. On se met en tas pour empêcher les coupures d'électricité, on est en 2006, on est au troisième millénaire, il y a des centrales nucléaires partout, c'est un truc de fou. Des gens ils sont plongés dans le noir pendant des mois et des mois. Il y a des gens qu'on expulse de chez eux parce qu'ils sont au chômage, parce qu'ils sont plus que précaires. Si, au fond, de vos cerveaux aussi malades que le mien il pouvait y avoir des : « Ouais mais enfin, quand même, le voisin, d'accord je l'ai vu se faire virer, mais en même temps je l'ai vu acheter des trucs à gratter, il devrait arrêter de fumer », si vous pensez ça, il faut vous refaire. Parce que ça, c'est le capital culturel.

Jacques Bidou — Je voudrais juste un peu rebondir. Parce qu'on a parlé de la question de l'utilité : à quoi ça sert ? Là, il y a une réponse, on vient d'en avoir une et elle était dense. Non je voudrais juste dire un petit mot là-dessus parce que, en fait, la question... je dirais presque qu'ici, on n'est pas dans une assemblée ou on va lancer un débat politique sur la pauvreté, enfin on pourrait, mais je trouve que ce qui est intéressant c'est de se poser la question... tu vois, tu as fait l'intervention de fond, après on peut en débattre. Mais moi je suis intéressé sur la question de l'utilité. Parce que vous avez dit des choses sur le film... moi je crois qu'il y a beaucoup, beaucoup d'informations dans ce film, beaucoup. Elles ne sont parfois pas toujours maîtrisées, elles sont parfois un peu désordonnées, elles ne sont pas toujours entièrement structurées mais il y a énormément d'informations.

Vous avez parlé du langage, vous avez parlé de... par exemple la scène de l'homme qui joue aux cartes, elle est incroyablement étrange cette scène. Son physique, le rapport entre son physique et son discours, il y a quelque chose qui ne colle pas. Là, tout à coup, ça fait penser. Et moi je trouve que ça, c'est de l'utilité, c'est que on se met à penser. C'est-à-dire, on ne se met pas simplement à recevoir, ce que dit Philippe c'est essentiel, c'est la base. Si on était 300 on ne parlerait que de ce que vient de dire Philippe on ne parlerait que de contenu, que des questions de fonds. Mais comme on est très peu nombreux de gens qui viennent de voir un film comme celui-là, je pense intéressant de se poser cette question, de tout ce qu'il contient comme informations qui, pour un sociologue ou une sociologue, peut-être, ne sont pas faciles à décrypter mais si on commence à réfléchir... Par exemple, moi je suis très frappé par une question, qui est la question de l'évolution. Je dirais, Storck, 33, le burinage, grande tradition industrielle, culture, politique et syndicale, ou [*inaudible*, *Quesme*?] la rouge, [*inaudible*, *Ouasma*] la rouge? C'est-à-dire que toutes les cités sont très engagées politiquement, il y a une bataille politique et des solidarités très fortes, il y a des cultures de solidarité très importantes.

Là on est 70 ans plus tard et c'est un massacre, et on le voit d'un bout à l'autre, d'un plan à l'autre. Il n'y a plus rien, on a complètement détruit ça et le film est très fort là-dessus. Je trouve que ce qu'il nous apprend en premier, moi ma lecture, ce n'est pas le film parfait, je pense qu'il y a des trucs, mais tout à coup je commence à penser ça et si nous, il nous sert à ça, parce qu'en a-t-on besoin? Ce son des choses peut-être évidentes pour un sociologue qui travaille là-dessus mais si déjà sur un public, parce que c'est par strates ce genre de chose, si sur un public un tout petit peu plus large ça sert simplement pendant une heure à penser ça, ça fait avancer des choses très profondes. Certes quantitativement, comme l'a dit Philippe, c'est sans doute beaucoup moins nombreux la question de l'extrême pauvreté mais, en même temps, ils sont totalement laissés pour compte, ils sont des exclus complets et ça, ce n'est pas simplement culturel, ce n'est pas simplement économique, c'est tout cet ensemble, et toutes les secondes, toutes les respirations de ce film me le disent. Et je trouve que c'est très important pour l'utilité. Alors après sur les strates d'utilités, où ce film est vu? Alors il est vu à la télévision, peut être à la télévision belge, je ne suis pas sûr que la télévision française l'ait passé, Arté l'a passé. Arté, 1,25 % d'audience, 1,25 % de public qui est comme celui de ce soir, même si je généralise, des gens qui ont déjà une conscience, une sensibilité, ce n'est pas un public qui découvre ça. Mais ce public dont on parle, le 1,25 %, c'est un public, si ce film-là leur permet de réfléchir et de penser, on structure à ce moment-là quelque chose qui va devenir essentiel par rapport au film, et c'est là ou moi, quand vous parlez de l'écrit, je trouve passionnant l'idée que l'on puisse écrire à partir de ça.

Qu'on puisse effectivement éclairer des choses qui sont perçues mais qui sont simplement en devenir, qui font partie d'une pensée qui se met en

mouvement et dont on n'a pas les clés. Et ça, par exemple, si vous pouvez penser que vous pouvez donner des clés pour prolonger cette pensée, c'est quelque chose qui peut être extrêmement utile justement par rapport aux 1,25 % des gens d'Arté qui voient ce film. Parce que ce film-là après il sera comme pour ce soir, pour 10 personnes, pour 20 personnes, 30 personnes, dans des assemblés ou on va discuter. Je ne sais même pas si Philippe l'utilisera, il avait raison de le dire, pour faire un vrai travail politique de sensibilisation, parce que c'est ça qu'il nous dit lui, il nous fait un travail de sensibilisation sur le fond. C'est pour ça que je dis « utilité » je crois que décrypter ce film et penser ce film c'est quelque chose d'extrêmement utile pour nous. Voilà, moi je le ressens comme ça. Et ça m'a dit beaucoup de chose et y compris par rapport à Storck parce que vous, vous parlez des formes, les formes forcément, le cinéma des années trente, la télévision d'aujourd'hui, les formes ont énormément changé, pour des tas de raisons, pas seulement pour des raisons qui sont liées à l'apparition du cinéma sonore. Mais en même temps, peu importe que Storck reconstitue, remette en scène comme l'ont fait plein de cinéastes de cette époque, comme Ivens l'a fait. Ce qui est fondamental c'est qu'ils l'ont fait dans une relation forte et juste au terrain dans lequel ils se sont trouvés. Mais avec toujours le même problème, des gens qui venaient de l'extérieur, qui rentraient dans ces situations, qui avaient besoin d'essayer d'organiser un travail d'échange réel et d'essayer de comprendre. Et après ils n'avaient que les moyens du cinéma de l'époque pour le traduire, aujourd'hui Patrick Jean il a d'autres moyens. En même temps le film a des défauts, il a des insuffisances, moi je trouve. De l'utilité. Qui nous sommes ? À quoi ça nous sert ? Moi c'est un peu ça qui me frappe, je trouve que c'est très riche en informations en tout cas.

[discussion]

Gérard Paris-Clavel — Je pense que la première des solidarités c'est de comprendre. Et ce film nous donne des éléments... il y a un partage de la question dans ce film qui nous permet de réfléchir, d'avoir le désir d'affronter la complexité de la situation qui est une situation historique puisqu'on voit dans le temps comment les choses ne se sont pas forcement arrangées mais, au contraire, se sont aggravées. Mais en même temps ça donne des moyens pour comprendre et pour partager les questionnements là où il y a faillite, par la suite, sur les possibilités d'agir. À ce niveau-là ce film a une sensibilité, moi je sais qu'il fait écho chez moi à des situations, et personnelles et politiques, et actuelles et anciennes, donc déjà ça, je trouve ça très positif. Parce que ça montre des cas singuliers, ces cas singuliers ils ne sont pas identiques mais du coup ils résonnent avec toutes leurs forces de singularité. Ça nous permet de nous détacher des douleurs plus proches, pour les analyser ou pour les comprendre. Ça nous renvoie encore une fois, Philippe parlait, en citant les expulsions, en citant les choses les plus

radicales des misères sur lesquels on peut aider, mais on peut agir presque en temps qu'individu. Pourquoi? Parce qu'il y a une démobilisation totale, il y a un manque de courage des formes organisées de la politique. Je m'excuse on est encore dans une démocratie!

Tout ça, ça se passe en ville par exemple, ça ne se passe pas dans des caves souterraines, ils ne sont pas planqués, ils sont dans des rues, il y a des facteurs qui passent, s'ils reçoivent encore du courrier. Or, il y a une faillite totale de toutes les formes organisées de la solidarité qui a été donnée. La politique elle produit de la loi mais elle produit aussi des formes d'organisation, d'entraide, il y a des services. Dans les villes il y a des services de la culture, il y a des services des espaces verts, il y a des services sociaux, hors tous ça on ne les voit jamais et quand nous, on cherche des solutions, on cherche des solutions dans les alternatives. Parce qu'il y a une faillite totale de ces formes dans lesquelles on a encore le vote, on a encore des outils. Or, la critique de l'institution est complètement absente de l'institution. Et on pense tellement que ça ne sert plus à rien de critiquer tous ces gens-là, dont on a l'impression qu'ils ne font pas grand-chose que d'occuper du terrain sur les transformations véritables, que l'on va organiser, à côté de ces services, que des luttes de la démocratie nous ont permis d'obtenir, on va recréer, à côté, d'autres forces alternatives en faisant des clubs, des groupes, des associations.

Je voulais d'abord insister... D'abord je vois qu'il n'y a pas d'élue dans cette salle, comme d'habitude, c'est-à-dire que les gens, que ce soit l'élue à la culture qui pourrait venir parler du cinéma et des formes, que ce soit des élus sur le plan social qui pourraient s'intéresser à un sujet, ils ont bien sûr tous reçus une invitation, ça veut dire que ça ne les intéresse pas sur ce terrain-là. Je crois que c'est ça notre problème, c'est d'abord aussi de mener à titre personnel les forces de luttes qui nous paraîtront les meilleures en fonction de nos propres désirs, mais aussi de réintégrer la ville pour redonner de l'énergie là où il y a les véritables outils. Parce que c'est là où il y a quand même le fric et aussi les moyens, même si il n'y en a pas beaucoup, il y a aussi les lieux, il y a aussi toutes ces choses. C'est là où je pense qu'il y a une divergence entre certains d'entre nous qui pensent que la radicalité c'est seulement à côté, moi je pense que la radicalité peut passer aussi, je ne dirais pas dans la violence mais dans la colère qu'on peut exprimer dans la critique de l'institution pour essayer de la transformer afin qu'elle fasse pleinement son travail de service.

Isabel de Bary — Je profite de ton intervention pour m'excuser du manque de qualité de projection de ce film, c'est vrai qu'au cinéma le Luxy, ça aurait été beaucoup mieux. Voilà, Gérard a répondu à cette question-là.

[discussion]

Yvette Delseaut — Je pense que Storck, quand il a fait son film, c'est aussi un acte qu'il a fait puisqu'il a fait ça avec des amis, avec l'avocat qui avait pris la cause ouvrière à son compte, avec les gens du club de l'écran qu'il avait lui-même fondé, qui ont financé ce film et ça a été financé aussi par une espèce de mécène bizarre, qui était un homme très riche de la côte d'Ostende, mais qui était très communiste, il a été aussi financé par des organismes communistes. C'est-à-dire que c'est quelque chose qui a été filmé tout à fait en dehors des procédures habituelles. Je ne suis pas tout à fait sur le même terrain, c'est pour ça que je suis un peu gênée, parce que j'ai essayé de comprendre comment les sociologues pouvaient utiliser ce genre de travail qui est fait d'une manière tout à fait différente de ce que nous, on peut faire. Par exemple ce qui m'a frappée c'est que ce cinéaste a pu faire, cher Monsieur Storck, et il se raccroche à un film qui a été filmé 70 ans plus tôt et c'est une ellipse formidable que nous, nous ne pouvons pas nous permettre. Parce que si un sociologue devait faire quelque chose comme ça, il serait obligé de rappeler que pendant ces 70 ans il y a eu une deuxième guerre mondiale, il y a eu, au contraire, la grande époque du charbon qui a été une des grandes richesses de la Belgique. Il faut aussi rappeler que le charbon a commencé à décliner dans toutes les mines mais en particulier dans le Burinage parce qu'il y avait des houillères concurrentes dans la partie flamande, du côté de Herstal. Tout ça s'intègre aussi dans l'histoire d'un pays. Un spécialiste de sciences sociales qui écrirait là-dessus ne pourrait pas faire cette ellipse. Et c'est la grande liberté du cinéma de pouvoir le faire.

Jacques Bidou — C'est fondamental l'ellipse du terril qui devient une colline. Il n'y a plus d'industrie du tout, c'est mort. Un plan, alors évidemment la lecture de ce plan ça pose peut-être un problème, mais ces collines artificielles sont devenues des collines boisées. C'est le témoignage simplement qu'il n'y a plus d'industrie du tout, c'est mort. Ce qui ne fonctionne pas très bien c'est le fait qu'on fait référence à Storck, parce que Storck fait partie du patrimoine des Belges, pas seulement des Belges, mais les films de Storck ça fait tellement partie de leur histoire qu'il le traite comme ça, avec ce caractère très elliptique, peut être même un peu périlleux pour une lecture. Mais quand même ce qui est la claqué principale, c'est de dire : « Ça y est, c'est terminé ». C'est-à-dire la société, le monde du travail, une classe organisée pour un travail, pour produire des richesses dans un pays, c'est mort.

Donc on a une traduction très violente, très brutale, très individualisée en plus, sans parler du traitement des élus, mais ça, je trouve que le film... Quand je dis « de la pensée » au moins ça... Ça donne à penser sur ce qu'évoquait Philippe. Parce que Philippe il a commencé par être très pessimiste puis, finalement, il a essayé de nous redonner un peu le moral. Mais c'est vrai aujourd'hui que la déstructuration totale du tissu industriel, il y a le fait qu'il y a une déstructuration totale de l'ensemble des capacités de

résistances sociales, organisationnelles. Faut voir les élus, la façon dont les élus les perçoivent, ce que disait Gérard, c'est terrifiant quand même, quel que soit le traficotage du montage de ces élus, en plus de leur fierté de 100 ans de socialisme ce qui est absolument fascinant. Vous parlez de ça, ce n'est pas du tout une critique, comme s'il y avait un lien direct de travail, est-ce qu'on peut faire quelque chose avec ça, nous, sociologue? Je crois que c'est une forme, vous pouvez en avoir d'autre, pour prolonger votre travail, enfin pour que votre travail soit un prolongement de ça.

C'est là où ça devient passionnant, c'est que vous pouvez prolonger. Parce que le film, il a sa limite, il dure une heure, il est forcément très elliptique dans ça lecture mais il accumule un grand nombre d'informations et il laisse une trace qui dépasse la lecture immédiate des informations, elle va laisser une trace à moyen et long terme dans nos têtes, pour faire travailler nos têtes, je crois que c'est ça qui est important. Même si elle ne donne pas les clés, des clés que vous êtes emmené, vous, éventuellement à développer. J'ai reçu un texte, je crois que c'est toi qui me l'as envoyé, je commençais à regarder, effectivement, ça n'a rien à voir, tout à coup on a du travail, on a du texte qui est un travail qui permet tout à coup d'aller beaucoup plus loin dans la réflexion, dans les contradictions, dans l'analyse des contradictions, sur la somme des informations qui sont données, ça n'a rien à voir. C'est juste complémentaire. Même si le film n'est pas parfait, loin de là.

Gérard Paris-Clavel — C'est important de préciser quelque chose c'est que la qualité de la production, elle prend tout son sens dans la qualité de la diffusion. C'est-à-dire qu'à un moment donné produire c'est bien joli, mais si on n'anticipe pas la diffusion ça reste, à la limite, relativement isolé et ça se marginalise quelque soit la qualité. Par exemple, comment tout ça s'organise ici? C'est à la suite d'une revue de sociologie. Il y a une revue qui s'appelle Les actes de la recherche en sciences sociales, qui est une revue, je ne dirais pas réservée, mais qui n'est pas une revue très large. Mais en même temps elle arrive, par le biais du film, du débat, dans un quartier, dans une petite salle de quartier. Le problème c'est qu'on voit bien qu'à partir d'un cinéaste en 33, c'est repris par un autre en 99, et puis ensuite il y a des textes qui sont écrits dessus. Et tout ça c'est beau, c'est la diffusion de la connaissance, enrichie de la discipline et de la singularité de chaque personne. On voit bien qu'à un moment donné nous, ce qu'on voudrait c'est que cette connaissance finisse par se donner les moyens d'arriver à la population et non pas à un public. Le problème c'est qu'on arrive à contacter des publics, mais qu'on n'arrive jamais à toucher la population.

Il y a une différence entre public et population. Pourquoi? Parce que la population, le peuple, dont nous faisons nous-même partis, il a des représentants, et ils sont indispensables pour la diffusion la plus large. Or, tous les outils de diffusion, tout le courage nécessaire à la diffusion de quelque chose qui est plus difficile que les acquis déjà acquis, donc les choses qui vont donner des savoirs, qui sont donc à apprendre, avec le risque

du conflit, de l'incompréhension etc. Et bien ça, c'est devenu de plus en plus interdit, donc il faut se battre pour essayer que les formes de diffusion atteignent la population et ne soit pas tout le temps ciblées sur des publics. Il me semble qu'il y a un combat politique à mener pour exiger de la part des institutions, par la critique qu'on peut y faire, et là, c'est très difficile, alors je ne vais pas m'étendre c'est un autre débat, mais il y a des conséquences. Parce que c'est au plus proche de nos vies quotidiennes c'est bien plus difficile, c'est bien plus handicapant pour nos propres boulots, qui sont déjà difficiles, d'aller encore se foutre une pression avec des élus qui n'en ont rien à foutre, ou qui ne comprennent pas tout. C'est très compliqué mais c'est un passage qui me paraît de plus en plus nécessaire. Le problème c'est, comment l'aborder? Et comment, peut-être, l'aborder collectivement? Parce qu'actuellement il y a un verrouillage, donc j'ai peur qu'on finisse par devenir nous-même une espèce d'élite de la contestation avec des actions héroïques qui...

Isabel de Bary — Il y a des mecs qui se battent là, derrière. Il faut peut-être y aller.

Gérard Paris-Clavel — Isabel, n'y va pas toute seule.

[coupure bagarre]

Isabel de Bary — Qui parlait? Vous voulez prendre la parole, peut-être.

Femme 1 — Quand vous parliez de ces gens-là c'est vrai que dans le film on voit ces gens-là mais et on ne les entend pas encore bien. Je trouve que ce n'est pas eux qui parlent, c'est quand même le regard de quelqu'un sur eux et eux, ils n'ont pas la parole, même s'ils parlent, ils n'ont pas la parole et ils ne peuvent pas dire ce qui est leurs expériences. L'exploit que c'est de vivre dans ces conditions-là alors que tous les jours on nous balance des exploits, des héros. Alors que ces gens-là sont des héros pour continuer de vivre dans ces conditions-là et sans qu'ils ne soient visibles. Je me demande combien il faut de pauvres pour que ça soit visible et si on est simplement réduit au travail, est ce qu'il faut simplement du travail pour être un humain? Ou est-ce qu'on peut être un humain même sans travail. Je pense que l'existence ce n'est pas seulement le travail, c'est la condition de la subsistance mais pas seulement, de l'existence. Et je ne sais pas ce qu'on peut faire.

Philippe Villechalane — Dans le film il y a plein de passages émouvants, troublants. Mais je trouve qu'il y a les mots quand le mec qui joue aux cartes il dit qu'il en veut un peu à tout le monde c'est des mots ça, c'est des mots avec une pensée, c'est l'expression de quelque chose. Et c'est normal, c'est juste qu'il en veut à tout le monde, je pense d'ailleurs qu'il n'en veut pas assez à tout le monde. Ils n'en veulent pas assez à tout le monde.

Je crois que là tu viens de toucher quelque chose. C'est-à-dire combien il en faudra de pauvres? Et bien ce n'est pas parce qu'il y en aura de plus en plus qu'on se battra de plus en plus, parce que pour se battre il faut être en capacité de se battre et quand on est plongé dans l'urgence la plus totale, dans la survie, on n'est plus en capacité de se battre. C'est pour ça que c'est une affaire qui concerne chacune et chacun et pas seulement ceux qui sont confrontés les plus directement, les plus violemment à cette situation de misère, de pauvreté. C'est pour ça que c'est maintenant qu'il faut se battre parce que peut-être que demain il sera trop tard, il y aura plus de pauvres que de gens qui ne sont pas pauvres et donc les choses seront bloquées ad vitam æternam. Il faut se rendre compte de cela. Après, sur le travail, je pense que ce n'est pas parce qu'on manque de quelque chose qu'il faut qu'on cherche des alternatives.

Bien sûr le travail c'est aussi aliénant, c'est l'exploitation, mais c'est aussi la relation sociale, c'est avoir une place, un rôle, une utilité, c'est échangé, c'est apprendre de l'autre. Après il faut qu'on fasse la différence entre travail et emploi. Entre l'emploi qui est soumis à exploitation, précarité etc. et le travail c'est le rôle social qu'on a à l'intérieur d'une société, pour satisfaire les besoins. Je pense qu'il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Je crois qu'il est important d'exister, qu'on existe bien sûr autrement que par le travail, mais enfin tous ceux qui disent ça ont un travail. Moi j'ai déjà eu des débats sur les revenus d'existence, ou le revenu universel et tous ceux qui sont les chantres du revenu universel sont des gens qui bossent 15 heures par jour parce qu'ils sont économistes, sociologues, journalistes, militants, permanents syndicales et qu'ils ont une vie remplie, pleine. Je crois qu'il faut qu'on fasse attention, exister ce n'est pas seulement avoir un revenu par exemple. Alors, une fois qu'on a dit ça, tout de suite, il faut survivre, il faut que les gens... mais ensuite, comment on existe? C'est encore en grande partie à travers le travail. Après, le rôle, c'est de changer le travail, qu'il ne soit plus ce qu'il est aujourd'hui. Et pour le discours sur le rapport aux institutions locales, je crois qu'il y a plusieurs façons de les faire bouger. C'est-à-dire que tu peux évidemment les affronter de face avec des courriers, des manifestations. Mais il y a aussi quand tu empêches de façon régulière, pendant des années, des expulsions. Que tu casses des portes pour reloger des familles, que tu intervienes comme c'est le cas à Saint-Denis par exemple ou aujourd'hui, autour d'une association, s'est constitué un réseau fait de tous les partis de gauche, de tous les syndicats, de toutes les associations pour qu'il n'y ait plus de coupures d'électricité. Et c'est en train de s'élargir ailleurs que Saint-Denis. Ça a permis d'organiser des fêtes dans des cités complètement abandonnées, autour de ça, avec les militants des associations. Je pense que ça fait bouger le politique, je pense que ce n'est pas pour rien qu'il y a des villes, il y a maintenant 2-3 ans, qui ont pris des arrêtés. C'était aussi sous la pression des mouvements sociaux. Je ne pense pas qu'il y ait d'opposition, je pense qu'il y a une complémentarité, chacun est à sa place. Moi je serais maire je

ne ferais pas la même chose que le maire d'ici, mais je ne ferais peut-être pas non plus la même chose que le maire de là-bas. Je pense que ce qui est important c'est l'engagement des individus et après chacun s'engage là où il pense qu'il est le plus utile, là où il peut maîtriser les choses. La relation qu'on peut avoir à l'égard, c'est d'abord avoir une grande confiance en l'individu encore.

Qu'il n'y en a pas beaucoup à avoir, alors pas tous, il ne faut pas jeter, là non plus, le bébé avec l'eau du bain, il y a de très bons élus, des mecs qui sont au charbon, qui sont au service de leur population mais, il y en a d'autres, ils sont passés à autre chose. Je pense que la crise n'est pas étrangère à ça, ça renforce l'espèce de microcosme politique où hier on devait rendre des comptes aujourd'hui... Vous voyez le fait que l'assemblée nationale soit élue avec moins de 30% de la population, ce n'est pas étranger au fait que les élus ont moins de comptes à rendre ou, en tout cas, qu'ils se sentent moins investis d'un rôle, d'une fonction au service de toute une population et pas des 30% qui les a élu. Je suis d'accord sur les élus, il faut les faire bouger, ça part du local, comme dirait Attac pour aller au global. Le local c'est la ville puis après il y a les départements, les régions, les députés, l'Europe, mais c'est aussi dans l'action qu'on peut bouger les élus. Je ne pense pas que c'est fromage ou désert, il faut les deux.

Franck Poupeau — Non je voulais juste revenir sur ce qui représente les pauvres qui ne parlent pas tout seuls. Parce qu'on parle beaucoup des représentants politiques et de leurs fautes et on parle souvent un peu moins de ce qu'on peut appeler la classe intellectuelle qui, il y a quelques décennies, a pu à un moment se rapprocher des pauvres et là qui en est beaucoup plus loin. Voilà, ça me questionne parce que subjectivement je suis plutôt mal à l'aise face à ce film que j'ai trouvé assez misérabilisme. C'était un peu le zoo quoi. Ça me rappelle un peu la vision de Declercq donne des naufragés, des SDF. On a fait tout un travail dans la revue sur une critique de cette vision-là et de ce qu'elle conforte en terme de représentation des choses.

Cette façon de représenter les pauvres, de les faire parler, le montage qu'il y a, je ne mets pas en doute l'intégrité ou quoi que ce soit, ce n'est pas lui qui est en cause, mais je dois dire que je suis assez réticent face à ce type d'exercice. On fait les mêmes en sociologie, il y a des gens qui font carrière en parlant des pauvres, et en interviewant des pauvres aussi. Ce n'est pas si loin que ça. Pour rebondir je n'ai pas la solution, mais je n'ai pas le sentiment que ce type de film... il sert parce qu'il permet de comprendre. En même temps sur le fond je ne sais pas. Quelque part j'ai retrouvé dans ce regard-là le même regard que j'ai eu adolescent sur les mêmes types de misère que j'ai vus dans le milieu rural. Parce que là on filme la destruction de la classe ouvrière et sa destruction méthodique, organisée, son abandon total. Dans le milieu rural tel que je l'ai connu il y a une destruction méthodique à long terme de toutes les structures traditionnelles de ce monde-là et la réaction quand on est là-bas c'est de fuir, on n'affronte

pas ça. Je trouve qu'il y a un peu de ça, une forme d'esquive finalement. Il y a l'ellipse, qui est peut-être le plus intéressant, et il y a une esquive gigantesque en même temps de ce problème-là parce que les formes de misère très très dures au XIXe siècle ne devaient pas être très loin de ce système-là. Dans mes enquêtes en Bolivie dans les quartiers populaires c'est exactement la même chose aussi, j'ai l'impression d'une loupe qui filme une situation et qui ne rend pas justice, quoique justice ça n'ait pas de sens non plus de dire ça, qui ne rend pas compte en tout cas de la situation si ce n'est peut-être en négatif par tout ce que ça ne dit pas.

Jacques Bidou — Je voudrais juste dire un petit mot là-dessus, pas pour prendre la défense de Patrick Jean, je comprends très bien ce que tu dis sur le zoo. Je voudrais faire une petite remarque sur ce que vous disiez, et vous aviez raison, sur le fait qu'il y avait une sorte de frustration, enfin une limite assez grande au mécanisme de la parole réelle. Il y a un type qui dit: «Ça ne sert à rien de filmer». C'est très juste, on est en train de toucher quelque chose qui est une chose de ce cinéma c'est que le mécanisme d'échange n'a pas lieu. On va faire son marché, on va prendre ce qu'on va prendre, on ne fait pas véritablement le travail d'organiser simplement un système d'échange. Celui qui est filmé qu'il le sache où qu'il ne le sache pas, qu'il le formule ou qu'il ne le formule pas, il n'a rien en échange, il ne trouve pas la relation.

[*Raoul Sangla* - Il donne, c'est très vrai]

Il ne donne même pas, on vient lui prendre. Il est aussi avec ses problèmes de dignité, de honte. Et puis il y a un rapport de pouvoir. Puisque tu parles de ton travail en Bolivie il y a aussi le rapport du pouvoir. Il y a celui qui vient, qui est le cinéaste, c'est le filmeur, il a du savoir, il a du matériel et il a un pouvoir et ce pouvoir aussi c'est une relation qui met l'échange encore plus loin, qui va créer une difficulté supplémentaire pendant un certain temps, c'est la télé même parfois, les gens ils disent: «Ah! C'est la télé» C'est un pouvoir. Là, je parle d'un point de vue purement professionnel, nous, on connaît ça très bien, c'est que ces films-là maintenant on ne peut pas les faire si on ne se donne pas vraiment les moyens de les faire, d'une part. Ça veut dire le temps, mais un vrai temps, pas un temps de pêche à la ligne, pas un temps pour aller piquer comme ça. Je pense que Patrick Jean ce n'est pas un type malhonnête, je pense qu'il cherche véritablement ça, mais il le fait dans l'économie qu'on lui donne aussi et donc c'est un peu limité et ça devient un peu galerie de portrait. J'aurais presque envie de dire que nous, dans ces situations-là on préférerait qu'il n'y en ait qu'un, mais avec qui on peut passer une heure, qui, lui, a décidé de passer une heure avec nous. Parce que c'est tout le problème de cette question de l'échange. Quand l'échange s'instaure, quand l'autre a compris qu'il y a véritablement un échange, à ce moment-là, tout à coup, la parole devient une

vraie parole, même si ce n'est pas une parole du libéré. Elle peut être sous des formes de silences. La forme de la parole n'est pas forcément une forme volubile. Donc nous, on sait qu'il faut les moyens, il faut impérativement cette décision de trouver cet échange, de chercher l'échange, on ne l'obtient pas toujours mais c'est impératif, donc c'est forcément des travaux d'immersions longues et c'est grâce à ces immersions longues qu'une parole et un échange s'instaurent. Et à ce moment-là, comme je disais tout à l'heure quand ça nous donne à penser... À ce moment-là, vraiment, ça nous donne à penser. Il y a des cinéastes comme Fred Wiseman par exemple qui font des travaux de ce type. On est avec lui, il fait des films qui parfois durent cinq heures, on change d'avis onze fois pendant le film. On ne nous a pas dit : «Voilà c'est trois-quatre points, hop une pensée». Non ! On commence, le rapport change, on bouge un peu, on croyait que c'était lui le salaud, mais finalement ce n'est pas lui, c'est plus compliqué, c'est justement quelque chose qui vient de l'extérieur. C'est pour ça que cette question-là... C'est un peu dur ce que tu as dit sur le film de Patrick, je le ressens aussi, mais je ressens qu'il y a une honnêteté, il cherche, en tout cas il y a une forme d'honnêteté, ce n'est pas dégueulasse, parce qu'il y a des gens tous les jours qui font un cinéma dégueulasse. Il est sincère mais il est quand même en train de faire son marché, un petit peu à la sauvette, un petit peu quand même. C'est pour ça que l'ellipse elle est aussi là, la question de Storck elle est aussi comme un élément de cette même chose et c'est pour ça aussi que le côté suspect de la façon de traiter les politiques pour moi c'est gling gling, pourquoi il fait ça ? Il fait ça parce que, tout à coup, cette façon de jouer avec ces moyens d'expressions ça le rend... moi je ne le regarde plus de la même façon. Je n'ai pas envie qu'on déménage mais moi il m'en suffit d'un qui donne vraiment la parole aux politiques, ça nous apprendra à l'écouter et à voir comment est structuré son discours parce qu'il dira la même saloperie à la fin mais il la dira comme il a l'habitude de la dire, avec la façon dont il l'aura organisée pour essayer de la faire passer et c'est beaucoup plus intéressant. Je pense que vous avez raison mais il ne faut pas être trop dur avec ce film parce qu'aussi ces films ne se font plus dans des conditions confortables, ils se font dans des conditions... parce que ça devient de plus en plus de la contrebande quelque part, en économie de la production, des petits films de ce type, c'est de la contrebande, ils tournent ça un peu vite, quand ils peuvent, ils sont une équipe, pas toujours la même, donc la relation etc. et puis, ce qu'on n'a pas, on l'arrange au montage et tout à coup c'est un peu galerie de portrait. Et le côté galerie de portrait, le côté collage ça nous éloigne d'une parole vraie.

[*Femme 1* : Ils ne sont pas acteurs.]

Oui vous avez tout à fait raison mais pour être acteur il faut qu'ils soient dans le film dans une relation d'échange. Il faut que le film ils aient le sentiment que c'est aussi quelque chose qui leur sert. Quand ils commencent à

percevoir ça, la relation s'installe. Le type qui dit : « Mais ça ne sert à rien ! » est formidable, il a d'ailleurs une langue formidable, il a très bien compris. Non, non, moi je...

Gérard Paris-Clavel — Non mais il y a des corps quand même ce n'est pas rien.

Jacques Bidou — Non mais je défends le film là, j'essayais de prendre la défense du film.

Isabel de Bary — J'ai envie de le défendre encore plus parce que je suis complètement d'accord sur le côté galerie de portraits, collage tout ça. C'est du cinéma, on n'est pas dans la sociologie. Me taper un film de cinq heures, non ! Ça fait mal au cul.

Jacques Bidou — Tu ne l'as pas vu, tu ne l'as pas vu.

Isabel de Bary — C'est culturel, non j'en ai vu des films de cinq heures qui sont merveilleux, extraordinaires, où je suis ressortie complètement troublée mais faire un film de cinq heures il faut avoir la culture pour ça. Donc je ne pense pas qu'on va pouvoir mobiliser des gens et rassembler des gens sur ce genre de cinéma. Je suis d'accord sur le côté misérabilisme, cette espèce de galerie de pauvre mais en même temps c'est une provocation un peu violente qui ne me déplaît pas. Quand la nana raconte son viol et qu'on retombe sur la prison, on n'en peut plus, on a envie de dire : « Arrêter, arrêter ! » Moi ce qui m'intéresse c'est ce que ça provoque... Évidemment on n'est pas assez nombreux mais on est... je suis désolée je remercie les gens qui sont venus ce soir et qui ont donné leur parole avec la qualité et le sérieux de tout ça, je trouve que c'est ça qui est important.

À l'heure actuelle où il y a une défaillance de politique, où il y a, en effet, une défaillance de nos élus, je suis assez d'accord avec Philippe, évidemment que ces élus ils n'ont plus de comptes à rendre s'ils sont élus par si peu de gens, mais n'empêche que si on veut pouvoir avoir des arguments, du vocabulaire, comprendre etc. je crois qu'il faut rassembler, échanger entre un producteur, un sociologue, un responsable d'un comité national de chômeur, des gens du quartier même s'il n'y en a pas assez, et c'est ça qui est intéressant. Ce film, évidemment qu'il n'est pas parfait, j'en ai des kilos des critiques à faire. Je trouve qu'en effet qu'est ce que ça apporte aux gens, c'est un peu voyeuriste. Est-ce que le cinéma n'est pas un peu voyeuriste ? Je ne sais pas. Où ça s'arrête ? Comment on fait ? Tout ça, c'est compliqué. Mais ce qui m'intéresse dans le cinéma et dans le cinéma documentaire c'est ce que ça produit. Et je trouve que ce qu'on a échangé ce soir est quelque chose d'assez intéressant dans l'objet, l'utilité, tout ce dialogue-là, je trouve qu'il y a quelque chose qui pourrait... Si Jérôme a le bras levé à moitié c'est parce qu'il enregistre, on va faire l'effort de retranscrire, on

aura le texte à votre disposition pour pouvoir relire, travailler, que ça vous serve parce que sinon ça ne sert à rien d'organiser ce genre de soirée. On ne ferait pas ça, on n'enregistrerait pas, on ne vous donnerait pas les actes de cette discussion et, en effet, je serais beaucoup plus critique sur ce film.

Jacques Bidou — Simplement ne baissons pas trop la garde pour ceux qui sont ici, c'est ça que je voulais dire.

Franck Poupeau — Moi je reviens encore sur la gêne et sur le côté zoo des pauvres. Y compris dans les chaînes d'indices que ça véhicule. C'est-à-dire : « C'est la faute au politique » Je crois que c'est Gérard qui parlait de tout le tissu social qu'il y a, malgré tout, autour. Il y a une ville, on ne voit que des baraques pourries mais il y a une vraie ville, on le voit vaguement. On voit une fête pourrie mais il y a un facteur qui passe, il y a des choses qui se font. Il y a des propriétaires qui vont dire : « Il faut que ces bonnes femmes-là n'aient plus de gamins parce qu'ils font chier. » Politiquement je pense que c'est un problème et ça rejoint les interventions de Philippe sur : est-ce qu'on fait en général, ou alors là on est en particulier...

Ça me dérange au sens où, en occultant la question de la façon de représenter les pauvres on tombe dans les mises en accusation des représentants et que tout le reste, toute la densité politique de la chose qui faisait quand même une structuration à une époque d'une classe ouvrière mobilisée, c'est-à-dire les réseaux autour, les structures d'encadrements qui vont depuis le facteur ou la façon de mettre en œuvre des formes de solidarités et non pas de charité. Tout ça ce n'est quasiment pas montré. Et toute la misère, c'est le fondement de la misère petite bourgeoise, qui fait qu'il y a des gens qui sont sur le palier d'à côté, ils vont laisser ces gens-là dans la misère et eux-mêmes ne vont rien faire. Et nous-même, en regardant ça, ne rien faire non plus. Et pas seulement en Belgique mais aussi à côté. Il y a quand même tout ça qui occulte, je pense que ce n'est pas seulement le coup du zoo qui m'a mis mal à l'aise, c'est toute la vision de la politique que ça véhicule. Alors ça permet de le penser, ça, je suis d'accord, et je n'ai aucun doute, vraiment, sur l'honnêteté de Patrick Jean. Je pense que pour faire un film comme ça, il faut avoir aussi un engagement. Mais ce n'est pas du tout sur la morale que je parle, c'est sur l'échelle véhiculée et tant qu'on n'interroge pas ces médiations entre le politique et ces formes de pauvretés qu'on représente sans arrêt. Je trouve qu'on passe un peu à côté de la question. Pour moi il y a le côté zoologique, c'est un peu dur de le dire comme ça, qui occulte le côté politique.

Isabel de Bary — Il y a Sébastien puis, peut-être qu'après on conclut.

Sébastien — Les critiques que fait Franck sont assez juste et c'est une difficulté qu'il y a en général sur les films qui montrent la misère c'est effectivement d'arriver à ce que les pauvres ne soient pas seulement objets mais

soient montrés aussi comme acteurs et ne soient pas seulement regardés de l'extérieur, je ne reviens pas là dessus. Mais il y a une autre chose sur laquelle je voudrais rebondir par rapport à ça et par rapport à ce film qui montre encore une fois la misère. J'en ai déjà vu d'autre, il y en a un certain nombre sur la misère, il y a aussi pas mal de bouquins sur les difficultés mais il y a un pan de la réalité sociologique qui est beaucoup plus oubliée et il me semble que c'est un gros manque dans la compréhension qu'on veut donner aux gens du système dans lequel on est, c'est les riches.

Finalement on perd une étude sociologique et même zoologique, on pourrait même dire dans ce cas-là, parce que ce serait peut-être plus intéressant d'avoir un point de vue zoologique sur les riches, c'est sans doute plus difficile, je ne sais pas, mais c'est quelque chose qui manque vraiment et c'est un manque qui est réel dans la compréhension qu'on a des choses et dans le désir de lutte qu'il y a parce qu'on se sert de la misère, des problèmes qu'il y a pour dire aux gens: « Mais vous voyez c'est difficile aujourd'hui. Le monde économique c'est dur etc. donc il faut vous serrer la ceinture. Donc il faut accepter de faire des sacrifices. » Et on les enferme dans ce truc-là en oubliant que dans le même temps cette pauvreté a augmenté et que les salaires, comme on l'a dit, que la masse salariale a baissé alors que les richesses ont augmenté. Cette richesse elle est bien allée quelque part et s'il y a dix points dans un salaire qui ont disparu dans le partage de la richesse ces dix points ils sont passés du côté du capital. Et ces gens qui sont toujours plus riches et qui sont toujours plus nombreux... J'ai vu ce chiffre il n'y a pas très longtemps où on a en 2005, 6,3 %, si je me souviens bien, de millionnaires en dollars en plus dans le monde, ce n'est pas anecdotique ça. Ça donnerait beaucoup plus aux gens envie de se révolter, de se dire: « Il y a une richesse, il y a des gens qui en profitent, il y a des gens contre lesquels lutter, il y a des exploités. » C'est aussi le fait de déconnecter la pauvreté de ceux qui en profitent, de ceux qui en tirent profit. Et, après tout, le problème de langage sur le fait qu'on parle de défavorisé et d'exclue et pas d'exploité et qu'on oublie l'exploitation dans l'affaire. Voilà je m'éloigne du sujet central du film mais pour rebondir sur quelque chose qui me semble important et ce serait bien si des cinéastes, et bon les sociologues aussi, pouvaient se préoccuper de cette question, ce n'est peut-être pas facile mais ce serait un truc qui servirait énormément les luttes à mon avis.

Gérard Paris-Clavel — Oui mais bien sûr mais le riche on ne le voit que dans la main du pauvre. C'est vrai que ce serait intéressant mais chacun veut... Moi j'aimerais faire un film sur les responsabilités des élus, et l'autre sur les riches etc. Faudrait savoir quel était le sujet qui était donné au départ. On a vu des images aussi, on a vu des corps, moi ce qui m'a ému c'est de voir déjà le regard. À ce moment-là la photo n'aurait aucun intérêt s'il fallait toujours que le sens soit connu, c'est la légende qui va emmener le sens. Il n'y aurait plus d'intérêt de faire des photos, il y a quand même une esthétique, alors on peut la critiquer mais on a quand même vu du cinéma, un film, avec

des images, des corps, un certain type d'attitudes et de déplacements et je pense que tout ça, ça résonne, ça emmène à des questions, des subjectivités et ça nous emmène justement à nous interroger sur le sens et c'est là ou, justement, c'est riche. Alors après on ne partage pas évidemment le choix de sens qui a été fait qui pouvait être plus ou moins directif. Moi je crois que ce film est une excellente émotion, pour le moins qu'on puisse dire, outre des renseignements qu'il amène quand même par les situations qu'il montre sur une représentation de la misère. Ce qu'il reprend comme titre du silence des pauvres est relativement représenté. Après, évidemment, il y a tout un tas de savoirs, de compréhensions, de clés qui manquent pour l'analyser et pour le transformer en outil de pédagogie politique ou d'éducation populaire. Reste à voir si c'est le but de ce cinéaste. Je pense qu'il a fait un travail qui était aussi de montrer sa vision d'un monde qu'il ne fréquente pas tous les jours. Donc ça, c'est quand même très intéressant ne serait-ce qu'à l'égard de ce que ça a permis de partager ce soir comme questionnements.

Raoul Sangla — Il fait de l'information.

Gérard Paris-Clavel — Voilà! Après effectivement on peut critiquer tout son sens.

[discussion]

Jacques Bidou — On n'a pas besoins de polémiquer sur le film. Bon quand je dis qu'il comporte énormément d'informations, il y a énormément de choses à voir et à dire. Simplement ce qui est intéressant c'est qu'il y a une question un peu de fond qui est soulevée sur ce type de cinéma et sur la représentation de la misère. Ce problème demeure. Et ça ne veut pas dire que ce film n'a pas des tas de mérites, qu'il n'est pas sincère et qu'il n'y a pas une grande quantité d'informations dedans. Je pense d'ailleurs qu'il n'y a pas de vrais désaccords, on essaye de toucher simplement le fait de: quand ce cinéma se fait? Quelles sont les limites de ce cinéma? C'est vrai que ce découpage trop important de personnages et de situations à toujours un risque parce qu'on sait qu'on passe très peu de temps avec un personnage quand on a 15 personnages dans un film d'une heure. C'est mathématique. Et ce temps est quelque chose qui aussi procure des frustrations, ne permet pas d'aller aussi loin qu'on le voudrait, ne permet pas de basculer véritablement dans un échange. Mais c'est tout, ça ne veut pas dire que le film n'a pas énormément de qualités et qu'on apprend, et qu'on réfléchit et qu'on pense. Ne déglignons pas le film plus que ça, simplement ce n'est pas grave aussi... Quand je dis ne baissons pas la garde c'est ça que je dis. Si on est entre nous on peut ce dire qu'il y a des problèmes, qu'il faut qu'on discute avec ce type de cinéma, qui a aussi des limites. On ne va pas uniquement dire c'est bien, c'est fait, c'est super que ce soit fait. Ne baissons pas trop la garde sur la lecture.

Philippe Villechalane — Ne montrer que la misère sans montrer qu'à l'autre bout de la chaîne, comme un peu dans un principe des vases communicants, il y a une énorme richesse et que s'il y a beaucoup de pauvres et qu'ils sont de plus en plus pauvres c'est parce qu'il y a des riches de plus en plus riches c'est vrai que c'est important. Il y a des gens qui travaillent dessus, il y a Pinson, il y a des gens qui travaillent sur ces questions. Franck disait quelque chose d'après moi assez juste on dit le silence des pauvres mais moi je pense que le silence est quand même général. Là c'est le titre d'un film mais les intellectuels ils ne sont pas là, ils ne sont pas là sur les questions qui dérangent, qui frottent, qui peuvent contribuer à approcher des solutions. Je milite dans une association de chômeurs, donc au départ ce n'est que sur l'emploi, le chômage et ça devient contre la pauvreté, la misère, les expulsions, les saisies, la reconduite à la frontière, les femmes battues, les enfants placés. Parce que ça génère tous ça, on ne choisit pas. Et on a très peu de relations avec les chercheurs. On en a quelques-unes avec, on les compte sur les doigts d'une main, qui ont pris du temps, qui ont pris le temps de passer des heures et des heures avec nous, parce que c'est dur. C'est dur des deux côtés mais quand on est déjà dépossédé de tout parfois il ne reste que l'intimité donc se déposséder aussi de son intimité c'est demander beaucoup.

Donc l'intimité tu la partages, tu ne la donnes pas. Les relations, même si elles sont distendues parfois, mais les relations qu'on a pu créer avec Gérard par exemple, elles sont très rares. Il y a Franck qui peut venir à l'APEIS il est chez lui, il y a petit Paul. Oui c'est vrai, et ben pourquoi, parce que petit Paul à toutes les fêtes de l'Huma dans le stand tu as des dizaines, des centaines de chômeurs, des gens qui dorment là, ben petit Paul il vient, il boit des coups, il reste 4-5 heures, il discute avec tout le monde, les gens le connaissent. Parce que nous, on est confrontés à un truc, je mets vraiment ma casquette de militant de l'association, c'est qu'on a quotidiennement des coups de fils et c'est pour une part, pas la plus importante, des chercheurs et nous, on aimerait bien qu'ils trouvent parfois. Et puis beaucoup de journalistes, ça, c'est vraiment quotidien, alors ils nous disent : « Vous ne voulez pas passer sur France 2, sur France 3, sur TF1, sur M6, sur Canal. » Je dis : « Ouais moi je veux bien passer mais pour quoi faire. » « Ben voilà il faudrait que vous nous trouviez une chômeuse plutôt dans les 45 ans, plutôt seul avec quatre enfants, et plutôt blanche. » Alors moi je dis : « C'est combien le cachet. » Il me dit : « Il n'y en a pas, c'est du journalisme ». Moi je dis : « Ce n'est pas du journalisme ça. » Et ça, c'est quotidien, les gens ont envie d'illustrer les propos d'un économiste ou d'un patron du Medef par un mec qui n'a pas de dents, donc ils se disent tiens on va en chercher dans les associations.

Nous, on refuse, là on a compris un peu Bourdieu pour le coup, on refuse. On dit si vous nous donnez vingt minutes sans nous couper la parole, on vient et on parle, si c'est pour faire des montages à la con on n'y va pas. Donc c'est choix-là ils sont faits. Y compris en terme d'organisation,

de force organisées on n'est souvent pas assez sujet et très souvent objet. Même les gens qui de bonne foi ont envie d'étudier les rapports qui permettent que ça se passe comme-ci ou comme-ça, ben ils ne se mettent pas assez à poil pour que ça puisse marcher.

Isabel de Bary — Bon on a conclu là, alors voilà déjà une chose c'est que si je n'ai pas votre adresse par hasard vous m'envoyez votre adresse Internet ou votre adresse papier à nepasplier@wanadoo.fr pour qu'on puisse vous envoyer ces textes parce que moi j'y tiens beaucoup à ce rapport-là. Et qu'on puisse après vous inviter etc. Et puis je vais quand même laisser la parole à Yvette parce que je trouve qu'elle a peut-être quelque chose à dire.

Yvette Delseaut — Non, la conclusion a été faite.

Isabel de Bary — Donc la conclusion a été faite. Si avant de partir vous voulez bien pousser les chaises sur le côté.